



*François Barcelo • Jean-Paul Ladouceur*

# *Carnets de campagne*

Les heures  
**bleues**



# *Carnets de campagne*




LES HEURES BLEUES


Case postale 219

Succursale De Lorimier

Montréal (Québec)

H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

[info@heuresbleues.com](mailto:info@heuresbleues.com)

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

[www.dimedia.com/](http://www.dimedia.com/)

Distribution du Nouveau-Monde (France)

[www.librairieduquebec.fr/](http://www.librairieduquebec.fr/)

Export Livre (ailleurs dans le monde)

[www.exportlivre.com](http://www.exportlivre.com)

ISBN 978-2-922265-19-6 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-29-3 (PDF)

ISBN 978-2-924063-28-6 (EPUB)

Dépôt légal - deuxième trimestre 2002

BAnQ et BAC

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés

© 2002, Les Heures bleues

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

[info@vertigesediteur.com](mailto:info@vertigesediteur.com)

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

François Barcelo • Jean-Paul Ladouceur

# *Carnets de campagne*



Les heures  
**bleues**



# *La terre*

Depuis presque dix ans, j'habite à la campagne.

Je n'avais jamais prévu ni planifié ce retour à la terre. J'avais toujours vécu à Montréal, sauf pour quelques années en banlieue et quelques séjours à l'étranger. Et je me trouvais très bien comme ça.

Un jour, Francine a découvert une jolie maison, avec un grand jardin, au bord de la rivière Richelieu, à cinq kilomètres d'un village tout aussi aimable.

C'était – et c'est toujours – à trois quarts d'heure de Montréal en voiture. C'était aussi – mais ce n'est plus, pour cause de vieillissement – à trois heures de vélo.

La maison était offerte à un prix tout à fait raisonnable.

Suprême avantage pour quiconque veut rationaliser un coup de foudre : la possibilité de téléphoner à Montréal sans frais d'interurbain.

Nous avons donc déménagé à la campagne le gros de nos meubles.

Prudent, j'ai gardé le logement sur le plateau Mont-Royal. Un an plus tard, constatant que nous n'y avions passé que deux nuits, je le mettais en vente. Et nous emportions à la campagne le reste de notre mobilier.

J'étais devenu tout à fait campagnard.

Il m'a fallu plusieurs années encore avant de commencer à écrire les « rimettes » qu'on peut lire dans ces pages. Je n'ose pas les appeler des poèmes parce qu'il leur manque souvent l'ingrédient essentiel de la vraie poésie : la vraie poésie.

Ces rimes ont pour seule prétention de vous faire sourire en vous faisant découvrir ce monde qui est désormais le mien : la campagne.

Avant d'aller plus loin, il serait bon que je vous explique ce que j'entends par campagne.

Le mot est ambigu, même pour les gens qui y habitent.

D'après les dictionnaires, la campagne est l'ensemble des lieux fertiles, hors des villes. Quand on passe ses vacances à la campagne, cela veut dire qu'on ne les passe ni à la mer, ni à la montagne, ni en forêt, ni en ville.

La campagne comprend-elle les villages ? Les dictionnaires ne

sont pas clairs là-dessus. Et l'usage encore moins. À commencer par le mien.

Par exemple, lorsque je parle de mon village, est-ce que je parle uniquement du centre bâti, ou est-ce que j'inclus la campagne environnante ?

Des fois oui, des fois non.

Les gens d'ici – surtout les moins jeunes – parlent tantôt de village tantôt de paroisse. Dans les années 1920, les gens des fermes, les des gens du village qu'ils jugeaient trop dépensiers, se sont séparés en une municipalité distincte qu'on a surnommée la paroisse. À peu près à la même époque, le

même phénomène s'est produit dans plusieurs coins du Québec.

Ici, les deux municipalités se sont ressoudées cinquante ans plus tard. Mais les gens – surtout les plus âgés – continuent encore après trois décennies à parler de paroisse quand ils parlent de la campagne sans le village et de village quand ils parlent du village proprement dit.

Je n'utilise pas tout à fait ce système. Non pas que je le trouve trop complexe, parce que le mien l'est encore plus.

J'utilise le mot village dans deux circonstances : lorsque je parle du village au sens strict et lorsque je

parle de l'ensemble village-paroisse qui compose la municipalité.

Quant au mot campagne, j'y ai recours parfois pour désigner tout ce qui est loin de la ville – le village et le reste de la municipalité. Et parfois pour désigner le territoire qui entoure le village, en excluant celui-ci.

J'ai réussi à vous égarer totalement ?

Pour clarifier les choses, lisez les deux séries de rimettes qui suivent et vous allez tout comprendre. Peut-être.

## *Village*

J'aurais aimé naître dans un village  
À deux pas d'une école et à l'ombre d'un clocher  
Garder les mêmes amis en avançant en âge  
Savoir où les trouver sans jamais les chercher  
Reconnaître chaque visage le bruit de chaque auto  
Vivre heureux sans ascenseur ni métro  
Et me faire croire que mon monde n'a que du beau  
En me doutant bien que c'est un petit peu faux.



## *Campagne*

J'aurais aimé grandir à la campagne  
Nourrir les poules et voir naître les veaux  
Avoir mon chien, traire nos vaches  
Aller à cheval ou conduire le tracteur  
Et n'avoir aucun besoin de rime ou de rimette  
Pour savoir à quoi rime le monde autour de moi.





# Les flots

Il y a plusieurs avantages à vivre au bord d'une rivière.

Et on peut aisément justifier l'investissement supplémentaire que cela exige : les maisons au bord de l'eau se vendent plus cher que celles des rangs ; on se dit qu'on le récupérera en double au moment de la revente.

Au bord de l'eau, le paysage est plus agréable. Plus changeant aussi, au fil des saisons. On peut pratiquer la pêche. Perchaude,

doré, barbotte, achigan, anguille ont mordu à ma ligne pourtant peu assidue.

On observe des espèces d'oiseaux qu'on voit rarement à l'intérieur des terres, comme les hérons et les martins-pêcheurs.

De plus, je suis un grand amateur de traversiers. Notre village en a un, qui le relie au village d'en face. Il embarque jusqu'à huit voitures si elles sont petites, fait la traversée en cinq minutes

et coûte suffisamment cher pour que je me demande chaque fois si je ne vais pas plutôt faire le détour par le pont qui se dresse à trente kilomètres d'ici. Je choisis presque invariablement le traversier, sauf s'il vient tout juste de quitter pour l'autre rive.

L'hiver, le traversier est remplacé par le pont de glace. Oui, oui, un vrai pont en glace. Dès que la glace devient assez épaisse pour le porter, monsieur Chagnon, qui est le seul bâtisseur de ponts de glace que je connaisse, s'y aventure avec une tarière mécanique. Il perce des trous pour permettre à l'eau de sourdre à la surface. Ainsi, la glace s'épaissit plus

rapidement. Bientôt – parfois avant Noël, parfois seulement en janvier, parfois pas avant l'hiver suivant – on peut traverser à pied ou en voiture. Et gratuitement, ce qui est bien moins cher que par le traversier.

Du printemps à l'automne, on peut évidemment se promener sur l'eau à bord d'un pédalo ou de toute autre espèce d'embarcation.

Et on a l'occasion d'en admirer quelques-unes qui passent en nous faisant baver d'envie, comme ce magnifique yacht en acajou que je vois passer deux fois par année – vers Sorel au printemps, vers le lac Champlain à l'automne – et dont on me dit

qu'il appartient à la richissime famille Simard.

Il faut aussi savoir que le nautisme, comme bien d'autres activités, est différent selon qu'on le pratique soi-même ou selon que ce sont les autres qui en font.

Quand je vais faire un tour dans ma chaloupe à rames, je ne dérange personne, me semble-t-il. Mais certains jours d'été je regrette de vivre au bord d'une rivière. La circulation y est bruyant et ininterrompue : motomarines, hors-bord de toutes les tailles, et ces tonitruants bateaux qu'on appelle des bateaux cigares parce qu'ils auraient d'abord été conçus

pour la contrebande entre Cuba et la Floride. Ici, il n'y a ni cigares ni contrebande, mais il y a quand même des bateaux cigares.

Heureusement, toutes ces embarcations bruyantes ne sortent pas souvent. Peut-être à cause du coût du carburant – et alors je souhaite qu'il continue d'augmenter, du moins pendant les mois d'été.

On les voit surtout le dimanche après-midi, de 15 à 18 heures, s'il fait au moins 28 degrés. Le samedi, elles sont deux fois moins nombreuses à faire du bruit. Le reste de la semaine, et surtout le matin, on ne voit et n'entend presque rien.

J'aime bien, en m'occupant de mon jardin, écouter derrière moi des voix toutes proches. Ce sont des gens qui conversent dans leur voilier poussé par un petit moteur quasiment silencieux. On me dit que ces bateaux voyagent, pour la plupart, de New York au Saint-Laurent et doivent enlever leur mât pour passer sous les ponts.

Quel dommage qu'on ne puisse les voir filer en parfait silence avec leurs voiles déployées comme les ailes d'un ange.

## *Bateaux*

À cause des ponts trop bas, on voit passer  
les voiliers voiles roulées et mâts baissés.

Ils naviguent à moteur.

Et je rêve qu'un jour

les motomarines à leur tour

auront des voiles de toutes les couleurs

ou iront faire du bruit ailleurs.

## *Pêche*

Enfin, les journées sont chaudes.

Les gars pêchent la perchaude.

Les filles ont d'autres occupations.

À commencer

par penser

aux garçons.

## *Traversier*

Qu'on l'appelle traversier ou traverse,  
le traversier traverse.

Il va et vient, revient, repart  
sans vraiment aller nulle part.

## *Pont de glace*

Enfin l'hiver !

Le pont de glace est ouvert.

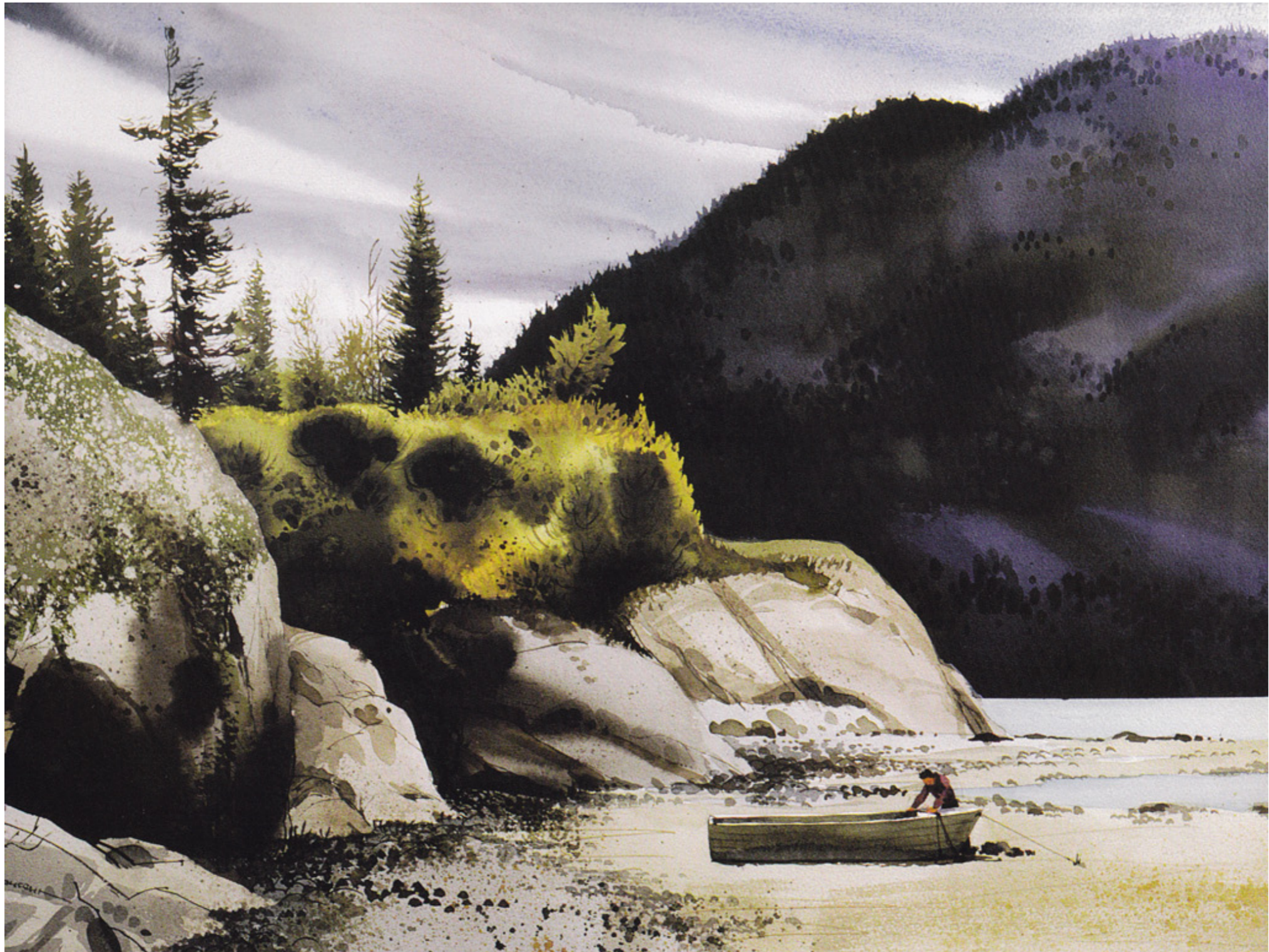
Il rapproche les rives

et les gens qui y vivent.



# *Les paysages*

Je suis loin d'avoir vu  
tous nos paysages,  
mais montrez-moi une image  
d'un endroit inconnu  
et je vous dirai s'il est d'ici  
ou d'un autre pays.











# *Les plantes*

La vie à la campagne présente deux grands inconvénients.

Le premier est immédiatement évident. On devrait même s'en douter bien avant d'y déménager : on est loin de tout. Des cinémas, des théâtres, des magasins, des gens qu'on aime. Par contre, cet inconvénient-là est amplement compensé par l'avantage qui l'accompagne infailliblement : on est loin de tout. Du bruit des autobus, de la chaleur étouffante, des files d'attente et des gens qu'on déteste.

Le deuxième grand inconvénient de la vie à la campagne ne m'est apparu que deux ans après m'y être installé.

Nous avons un jardin magnifique, aménagé par l'ancienne propriétaire. D'abord, au centre de la pelouse, une immense plate-bande de trente mètres de long sur six de large, bourrée de fleurs dont je ne pouvais identifier qu'une sur cinq ou dix. Et aussi des plate-bandes plus petites, le long de la maison et à la limite du terrain.

Ce qu'il y avait de merveilleux dans ce jardin – ces jardins, devrais-je dire – c'est qu'ils étaient déjà là quand nous sommes arrivés. Et presque tout ce qui y poussait était vivace. Citadin depuis cinquante ans, je découvrais avec ravissement qu'il existe des plantes qui poussent toutes seules d'année en année sans qu'on ait à en acheter de nouvelles. Mieux encore : plusieurs fleurs annuelles, comme les pavots, les pourpiers et les cosmos, se ressemaient toutes seules, tous les ans. Je n'avais qu'à m'asseoir pour regarder pousser tout ça.

Ce fut merveilleux pendant deux ans. Puis des remarques insidieuses de voisins férus d'horticulture me

firent prendre conscience que ce merveilleux jardin était en train d'être envahi par le seul véritable inconvénient de la vie à la campagne, où aucune personne qui se respecte ne se passerait d'un jardin : les mauvaises herbes.

Le troisième printemps, la mort dans l'âme, j'ai commencé à faire la guerre aux mauvaises herbes. Et je n'ai pas cessé.

Dès la fin d'avril, à quatre pattes dans la terre froide et détrempée qui est le sol dans lequel le chien-dent s'éradique le mieux, j'arrache des mauvaises herbes. Il y en a que je ne connais pas et qui n'ont peut-être rien de mauvais. Mais je connais le principe : si vous n'êtes

pas sûr que c'est une mauvaise herbe, arrachez-la quand même.

Cette guerre n'est jamais gagnée. Tout l'été par la suite je sors la bêche, la pelle, la binette et ce petit outil en long terminé par une pointe en V pour aller chercher les racines des pissenlits (je ne serais pas étonné que cela s'appelle simplement un arrache-pissenlits). Je dois déraciner chaque année des millions de mauvaises herbes ou d'herbes que je suppose mauvaises.

Chaque fois que j'en arrache une, je n'ai pas besoin de regarder derrière moi pour savoir que, pour chaque mauvaise herbe que j'arrache, il y en a deux nouvelles qui poussent dans mon dos.



## *Pissenlits*

Je ne les déteste pas tellement.  
Je les trouve même plutôt charmants.  
Mais tout le monde leur en veut.  
Alors, je fais de mon mieux.  
Pourtant, chaque année,  
malgré tous mes efforts,  
je suis forcé d'avouer  
que j'ai eu tort.  
J'ai fait la guerre aux pissenlits  
et j'ai encore perdu. Tant pis.

# *Les fleurs*

Salicaires calcaires.

Hémérocailles bancales.

Chicorées picorées.

Quenouilles aux nouilles.

Marguerites pourrites.

Existe-t-il de plus grand crime

que de chercher à chaque fleur sa rime ?





## *Jardinage*

Les vieilles aiment bien  
s'occuper de leur jardin.  
Et les vieux  
qu'elles aiment le mieux  
sont toujours ceux  
qui leur donnent un coup de main.





# Les bêtes

Vous aimez les animaux ? Il y a bien mieux que les jardins zoologiques. Allez à la campagne. C'est le royaume des animaux. Il y a des vaches, des veaux, des génisses, des chèvres, des moutons, des chevaux, des chats, des poules, des poulets. Des coqs aussi, qui chantent à tort et à travers. Et des chiens qui aboient encore plus souvent que les coqs ne chantent.

Vous voulez du sauvage, pas du domestique ? Qu'à cela ne tienne.

On sent des mouffettes et on en voit parfois. Les rats laveurs fouillent dans les poubelles. Une marmotte (peut-être une famille entière, mais je n'en vois jamais plus d'une à la fois) loge sous ma remise. Des lapins sauvages viennent souvent faire leur tour et j'aimerais bien savoir si ces lapins-là ne seraient pas plutôt des lièvres. Chaque année, nous attrapons une vingtaine de souris – presque toutes à l'automne lorsque le froid les pousse à

l'intérieur. J'aime les nouveaux pièges, en plastique blanc, auxquels on n'a pas besoin de mettre un appât et qui nous attrapent moins les doigts que les anciens en bois.

À part la souris (si ce n'est le mulot), je ne chasse rien. Pourtant, il y a des chevreuils dans la forêt, au bout des champs. Des renards, aussi. Un jour, j'ai vu un coyote à la fourrure bigarrée. Auparavant, je n'en avais jamais vu qu'au Texas. Celui-là était pareil aux Texans et a eu le même comportement quand j'ai arrêté ma voiture en l'apercevant qui traversait la route au milieu du bois. Il a fait quelques enjambées

en direction des arbres, s'est retourné, m'a observé un long moment, sans crainte ni menace. Puis il a disparu derrière les buissons.

J'allais oublier les oiseaux. Des outardes par centaines. Qui se laissent parfois dériver au fil du courant de la rivière en se cacardant je ne sais quelles histoires les outardes peuvent se raconter. Et des oies blanches. On les voit moins souvent, celles-là. Mais, quand elles y sont, elles sont encore plus nombreuses. Un jour de printemps, j'en ai vu passer, bas au-dessus de la maison, pendant une heure peut-être, V après V après V. Et quand on les voit

s'envoler au bout d'un champ on croirait que la neige a décidé de remonter d'où elle vient.

Je ne parlerai pas des corneilles. Avec la voix qu'elles ont, elles devraient avoir la décence de se taire. Francine, lorsqu'elles la réveillent à cinq ou six heures du matin, les chasse avec un pistolet à pétards qui ne fait que du bruit et un peu de fumée. Mais les corneilles s'envolent dès qu'elles l'aperçoivent avec son arme, tandis que d'autres oiseaux restent là. Je n'arrive pas à décider lesquels ont le comportement le plus intelligent.

J'hésite à nommer tous les oiseaux que je connais. La liste serait

longue, mais en même temps ridiculement courte parce que je n'en reconnais pas une espèce sur trois. Là où nous sommes, au bord de la rivière, il y a les oiseaux des eaux : martins-pêcheurs, grands hérons et hérons roux, pluviers et goélands vulgaires. Et aussi les oiseaux de la terre : geais bleus au cri quasiment aussi désagréable que celui des corneilles, bouviers, quiscales, orioles, étourneaux, cardinaux (qui ont disparu depuis quelques années, mais ils reviendront peut-être si je mentionne ici qu'ils sont toujours bienvenus chez nous). Les splendides jaseurs des cèdres viennent par deux, quatre, six ou huit se gaver des fruits mûrs de

notre amélanchier. Et j'aime ces bandes de bruants des neiges que je ne vois pas chez moi mais qui s'envolent en un nuage compact dès que j'approche en voiture le long d'un chemin.

En dix ans, j'ai vu une fois, mais une seule, un bruant indigo s'arrêter à la mangeoire. Depuis, je rêve d'avoir une voiture indigo, une maison indigo, des draps indigo...

Mon plus beau souvenir ? Un soir, à la brunante, un nyctale, minuscule chouette, est venu se poser sur la mangeoire près de la fenêtre du salon. Il m'a observé longuement. Il a ensuite décidé de regarder Francine, assise tout

près de moi. Ses yeux, au lieu de passer directement de moi à elle, ont plutôt fait tout le tour de l'horizon derrière lui.

## *Chats*

Les chats rêvent les yeux ouverts  
de faire aux merles  
ce que les merles  
font aux vers.

## *Vacherie*

Pour faire vache, je dirais  
que le mot lait  
est tiré du mot laid.  
Parce qu'à voir nos vaches  
qui mâchent sans relâche,  
on pourrait croire qu'il l'est.

## *Outardes*

C'est bizarre : outarde  
rime avec moutarde.  
Mais j'ai beau chercher,  
je n'arrive pas à trouver  
la recette de l'outarde  
à la moutarde.



## *Oiseau-mouche*

Fffuittt...

C'est quoi, ce bruit ?

C'est un colibri,  
qui a déjà pris la fuite.

## *Coyote*

Un coyote à l'orée du bois  
s'est tourné vers moi.  
Puis il a continué son chemin.  
Et moi, j'ai repris le mien.

## *Marmotte*

Ma marmotte  
est morte,  
me dis-je chaque fois  
que j'en vois  
une écrasée  
sur la chaussée.  
Et puis, peu après,  
en voilà une, en vie, tout près  
de la maison.  
Je me demande, comme de raison,  
si c'est une étrangère qui est morte  
ou si j'ai encore changé de marmotte.



## *Chien*

Je sais quelle vie me ferait envie  
s'il y avait une vie après la vie.  
J'aimerais être un chien de ferme.  
Pas un de ceux qu'on enferme,  
mais un chien avec des petites tâches :  
faire rentrer les vaches,  
surveiller les enfants,  
suivre mon maître aux champs  
tout en me sentant  
libre sans jamais me douter  
que ce n'est pas ça, la liberté.

## *Geais*

Encore des geais bleus.  
Je ne les vois point  
mais les entends bien.  
Le contraire serait mieux.

# *Les maisons*

On les dit froides en hiver  
et humides tout le temps.  
Mais si j'avais plus d'argent  
je serais très fier  
d'avoir une vieille maison en pierre















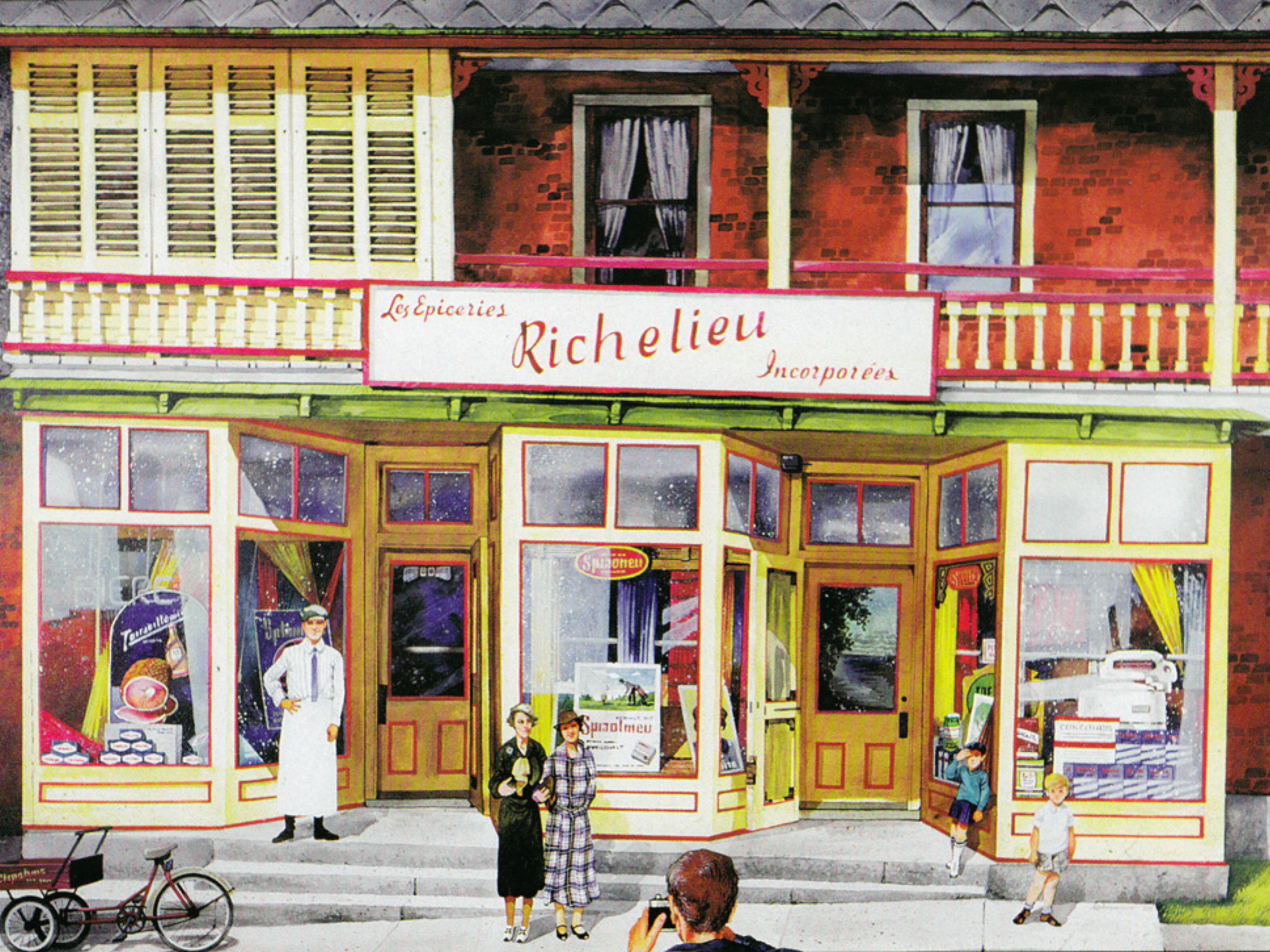




*Les Epiceries*

*Richelieu*

*Incorporées*





# *Les jours*

J'ai la chance d'habiter un village suffisamment peuplé pour conserver les institutions et commerces nécessaires à sa survie. Le nombre de ses habitants, après avoir dépassé le cap des 2 000 au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, a chuté cent ans plus tard à 1 200 mais est depuis remonté à 1 600 environ.

Nous avons une école primaire et un bureau de poste que personne ne parle de fermer. Ainsi qu'un centre communautaire presque neuf, qui loge la bibliothèque et

les bureaux municipaux. Nous avons aussi toute la gamme des restaurants, depuis le casse-croûte rudimentaire jusqu'au gastronomique inabordable.

Nous avons quelques garages, mais nous avons perdu récemment notre dernière station-service. Nous n'avons pas non plus un seul lave-auto au moment où j'écris ces lignes, mais on peut vivre longtemps et rouler loin avec une voiture sale.

Il nous manque aussi une pharmacie. Par contre, un médecin du CLSC fait bureau au village tous les jeudis matin. Et le facteur passe tous les jours dans les rangs, les montées et les chemins.

Depuis peu, la Caisse Populaire a un guichet automatique dernier cri. Cela m'a convaincu d'y ouvrir un compte – on parle plutôt de « devenir sociétaire » dans le monde coopératif. Quelques-uns de mes vers, ci-dessous, sont ainsi devenus désuets. Mais si on se met à effacer des vers chaque fois qu'une Caisse Pop s'équipe d'un distributeur de billets, on n'en finira jamais.

Nous avons un petit supermarché et un dépanneur. Et une coopérative agricole qui ressemble parfaitement à une quincaillerie assez bien pourvue.

Nous avons, comme partout ailleurs, des agents d'immeubles à ne plus savoir quoi en faire.

Je n'ai pas à aller bien loin pour acheter des œufs chez Ruth, des légumes chez monsieur Bienvenue, des bleuets chez madame Gadbois et monsieur Samson, des poulets, des pintades et des saucisses chez mes voisins Lozeau. Tout ça frais pondu, frais cueilli ou frais tué.

Et si cela ne suffit pas, sachez que, tous les premiers *week-ends* des mois de mai à septembre, les ventes-débarras aussi appelées ventes de garage sont permises dans tout le village. On peut y trouver ces mille et un objets indispensables dont on n'a aucun besoin.



## *Caisse Pop*

À ma plus grande honte,  
je n'ai pas de compte  
à la Caisse Populaire  
puisque je fais affaire  
avec une banque ordinaire.  
Je vais quand même y faire mon tour  
parce que j'y trouve toujours  
le tableau d'affichage  
le plus complet du village.  
Et qui sait quand j'aurai besoin  
d'une gardienne d'enfant,  
d'un professeur de chant  
ou de cent tonnes de foin ?

## *Coop*

Il m'arrive d'aller à la Coop chercher  
pour quelques sous de vis ou de clous  
même quand je n'ai besoin  
ni de clous ni de rien.  
J'y vais pour apprendre  
qui repeint sa remise  
ou a du bois à fendre.  
D'autres encore me disent  
qu'ils vont changer leur évier,  
faire paver leur gravier,  
combattre le chiendent  
ou faire pousser des roses.  
Ainsi, je sais ce que font ici les gens  
quand ils font quelque chose.

## *Débarras*

Pour faire une vente de garage,  
inutile de faire le ménage  
de la cave ou de vider  
un grenier sur le point de déborder.  
Vous n'avez besoin  
que d'un voisin  
chez qui vous achèterez  
des tas de choses que vous devrez  
un de ces jours  
remettre en vente à votre tour.

## *Drapeau rouge*

Le drapeau est haussé.  
Le facteur est passé.  
J'accours, mais j'ai honte  
de tant me hâter à récolter  
une autre pile de comptes  
et de publicités.

## *École*

La journée des écolières est finie.  
Et savez-vous qui j'envie ?  
Les garçons de leur âge.  
Parce que, s'il n'est pas mauvais d'être sage,  
ce que je trouverais vraiment bien,  
ce serait de l'être à cinquante ans de moins.



# *Les jeux*

À la campagne, les occasions d'activité physique ne manquent pas. Il y a toujours quelque chose à arracher, à bûcher, à fendre, à tondre, à creuser, à pelleter. Malgré tout cela, je m'efforce de faire du sport dans l'espoir illusoire de ralentir mon vieillissement. Les résultats ne sont pas évidents. Mais si je ne faisais rien ce serait sans doute pire.

Je ne me contente pas de ces activités douces auxquelles mon âge finira bien par me limiter un de

ces jours – pétanque, poches, croquet, dames et Scrabble – que je considère plus comme des passe-temps que comme des activités.

Ainsi, du printemps à l'automne, je fais du vélo. Presque tous les jours et presque toujours sur le même circuit de vingt-trois kilomètres : chemin du Rivage, rang du Brûlé, montée de la Pomme-d'Or, chemin du Rivage encore. Étonnamment, même si j'y suis passé la veille, je trouve chaque jour de nouvelles choses à voir,

peut-être parce que j'ai mal regardé hier. Une maison est repeinte. Le maïs est plus haut. La jument a eu son poulain, alors que je la pensais cheval. Je sais que mes pivoinies vont fleurir bientôt, parce que celles du Brûlé sont déjà en fleurs. Bref, je ne m'ennuie pas dans cette routine constamment renouvelée.

L'été, je fais parfois un tour à la rame dans ma chaloupe *Verchères*, sous prétexte qu'il est bon de travailler des bras autant que des jambes. Mais cela me donne parfois des maux de dos, alors j'y vais *mollo*.

À l'automne, quand il fait trop froid pour le vélo, je marche le long

de la route. Même chose au début du printemps. En hiver, quand la rivière gelée est couverte de neige, je fais du ski de randonnée.

Mais le moment de l'année que je préfère, c'est l'intervalle entre le gel de la rivière et la première bonne chute de neige. Parce que c'est la brève saison de mon sport préféré, qui est aussi mon invention : le golf sur glace.

Je n'ai rien contre le golf ordinaire, quoique je n'y joue jamais. Il faut des partenaires, et toute la journée à soi, parce qu'il faut y aller et en revenir. Si j'avais un terrain de golf chez moi, je jouerais peut-être un trou ou deux, un jour sur deux.

Eh bien ! l'hiver, j'en ai un, de terrain de golf, tout près. Et je joue presque tous les jours quand il n'y a pas de neige ou moins d'un centimètre.

En fait, je me contente de marcher, avec un bâton à la main. Je prends n'importe quel bâton de golf acheté dans une vente-débarras, parce que je n'y connais rien. Des fois un bois, des fois un fer. Peu m'importe. Je frappe sur une balle de golf, je marche pour la rattraper, puis je tape encore dessus. En zigzaguant beaucoup, je pars presque toujours en amont mais ne me demandez pas pourquoi, puis je reviens dans l'autre sens. Je compte mes coups dans



JACQUES PONTES

chaque direction. Et si j'en fais moins au retour qu'à l'aller, je suis très fier de moi : j'ai gagné !

Le golf sur glace présente un problème original : la couleur de la balle. J'ai toujours évité les balles blanches (je ne suis pas si stupide). J'ai d'abord pris des jaunes, avant d'en trouver des orangées qui sont encore mieux. L'hiver prochain, je projette d'en plonger dans la peinture verte. Logiquement, si on utilise des balles blanches sur la pelouse, on devrait en prendre des vertes sur la glace ou dans la neige.

Même vertes, il m'arrivera encore d'en perdre, surtout quand j'aurai le soleil dans les yeux. Le risque

s'accroît lorsque la glace est vive, sans la moindre trace de neige. Si je frappe la balle d'aplomb, elle peut faire cent ou deux cents mètres dans les airs. Ensuite, elle rebondit à plusieurs reprises, en faisant des sauts de moins en moins hauts et de moins en moins longs. Après, elle roule pendant un bon moment. Finalement, quand elle ne roule plus, je la soupçonne de se laisser glisser sur la glace sur quelques dizaines de mètres encore.

Moi, à sa poursuite, je marche en comptant mes pas et en mettant une main en visière pour retrouver ma balle. Je sais qu'un bon golfeur peut faire des coups

de plus de 300 mètres. Eh bien ! croyez-le ou non, j'ai déjà marché ainsi en comptant plus de 600 pas – plus ou moins 600 mètres. Probablement un record mondial digne du livre Guinness.

Mais je dois avouer que, cette fois-là, je n'ai pas retrouvé ma balle. Cela pourrait mettre en péril l'homologation de mon exploit.

## *Poches*

À la campagne, les poches perdurent.  
Je parle bien sûr  
de ces petits sacs de sable  
qu'on lance sur une cible  
percée de trous de différentes valeurs.  
Ce jeu s'appelle le jeu de poches.  
Mais votre humble serviteur  
joue de façon si moche  
que c'est lui qui se fait traiter de poche.

## *Vélos*

Au cycliste qui se lamente  
de manquer ici de pentes  
pour s'entraîner convenablement,  
je dis d'être patient,  
parce que le vent  
va bientôt se lever  
et ses mollets vont vite trouver  
que c'est moins plat qu'avant.

## *Golf*

Quelqu'un devait le faire.  
J'ai inventé le golf d'hiver.  
Et je serai un fameux joueur  
le jour où je trouverai  
des balles de couleur  
ou de la neige foncée.

## *Dames*

Je ne vais plus au bar prendre un verre.  
Pas à cause du prix de la bière,  
mais à cause des dames.  
Je ne parle pas des femmes.  
Je parle d'un autre jeu  
qui se joue aussi à deux.  
À la campagne, mes adversaires  
y sont de vrais experts.  
Et je leur ai laissé tant de chèques  
que je me demande maintenant  
pourquoi les échecs s'appellent les échecs  
quand c'est aux dames que j'échoue si souvent.





# *Les saisons*

Étrangement, c'est à la campagne qu'on souffre le moins des phénomènes naturels.

En ville, la moindre chute de neige est une catastrophe pour une semaine ou plus. Le déneigement vous interdisant de laisser votre voiture où elle est, il faut pelleter pendant des heures pour la dégager. Quand vous revenez, quelques minutes ou quelques heures plus tard, la belle place que vous aviez ainsi créée a bien sûr été prise.

À la campagne, c'est très simple. Travaillant chez moi, je reste à la maison quand commence la tempête. J'attends que la neige cesse de tomber. Et alors monsieur Chagnon (qui est aussi, je l'ai dit, bâtisseur de ponts de glace) vient dégager notre entrée avec son tracteur.

Il y a, je l'admets, des intempéries plus graves. Le fameux verglas, par exemple, dont on parle encore je ne sais combien d'années plus tard. Mais nous étions à

l'extrémité nord des pannes d'électricité. Nous n'en avons été privés que deux fois vingt-quatre heures. Nous n'en avons guère souffert, grâce aux feux dans la cheminée et au réchaud de camping.

Il y a aussi les crues de la rivière, plus ou moins régulières. Des amis à nous, pas loin d'ici, voient leur sous-sol inondé tous les cinq ou dix ans quand les crues du printemps sont très fortes. Une année, voyant monter les eaux, ils ont dû en toute hâte déclouer les planches du tout nouveau parquet qu'ils venaient de poser au sous-sol. Ils ont eu la prudence de réutiliser les planches au rez-de-chaussée et de les remplacer

par des carreaux de céramique à l'épreuve de l'eau.

Pendant la crise du verglas, nos élus municipaux ont pris la précaution d'équiper le centre communautaire d'une énorme génératrice d'électricité.

Elle n'a pas encore servi. Mais nous sommes désormais prêts à parer à toute éventualité.

À une condition : que la prochaine catastrophe soit celle qu'on attend.

## *Printemps*

C'est le printemps,  
et des dizaines de demeures  
s'offrent au plus offrant.  
Bien peu se vendront, j'en ai peur.  
Et je soupçonne nos gens  
de ne pas avoir tellement  
envie d'aller vivre ailleurs.

## *Dégel*

La nuit dernière,  
la rivière a calé.  
Pourtant, encore hier,  
elle était toute gelée.  
En une petite nuit,  
un miracle s'est produit :  
quelqu'un, je ne sais qui,  
a changé la glace en eau.  
Si vous voulez mon avis,  
avant, c'était plus beau.  
Et je ne vois rien pour me réjouir.  
Car si l'hiver a fini par finir,  
ce n'est pas pour autant  
le début du printemps.



## *L'hiver*

Il a neigé toute la nuit  
et il fait blanc, aujourd'hui.







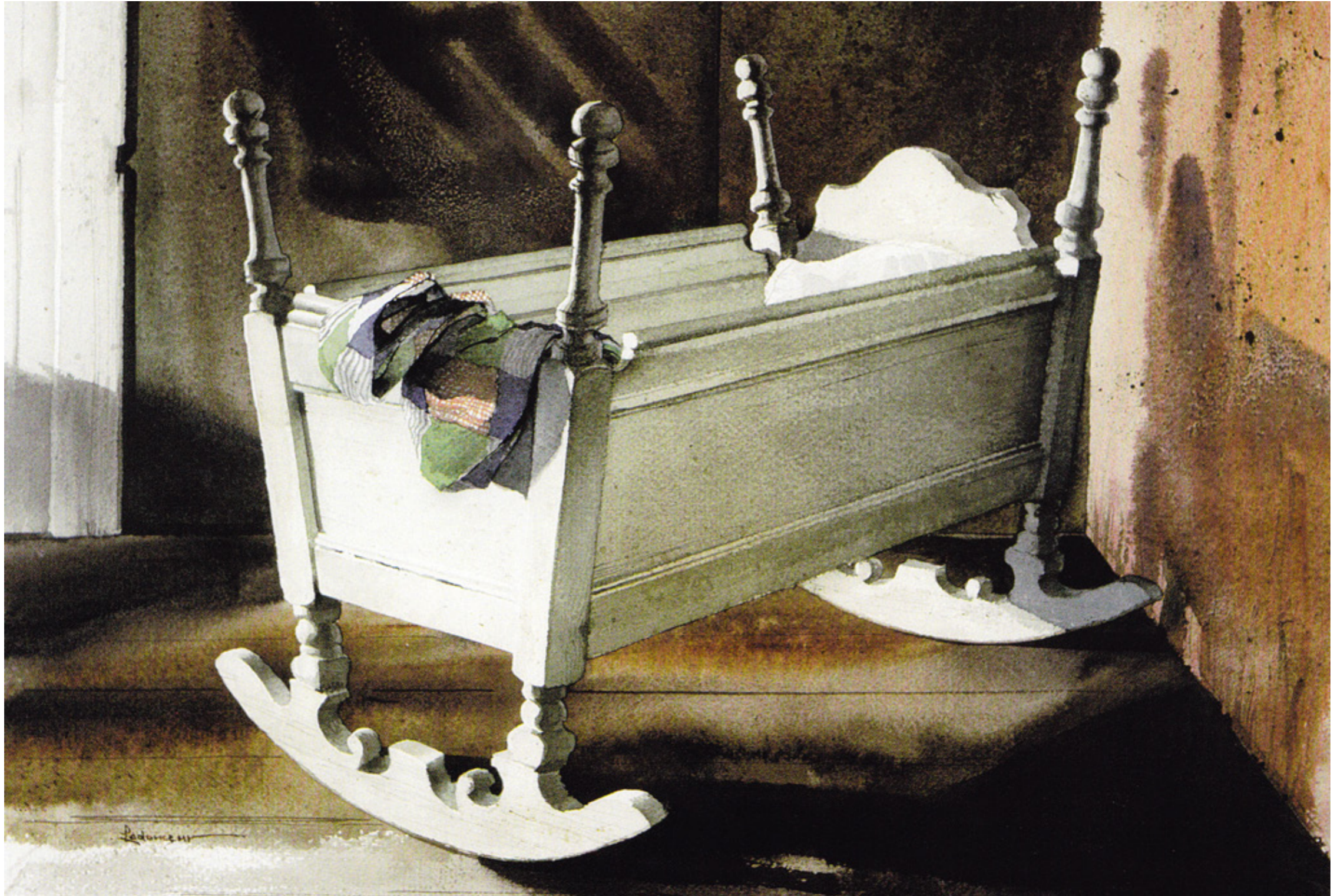




## *Verglas*

Que vous me croyiez ou pas,  
j'adore le verglas.  
Les routes sont glissantes  
et l'électricité absente,  
mais les arbres givrés sont beaux  
et j'ai tout le bois qu'il me faut.  
Alors, je suis heureux  
lorsque frappe le verglas :  
je m'allume un bon feu  
et je ne bouge plus de là.





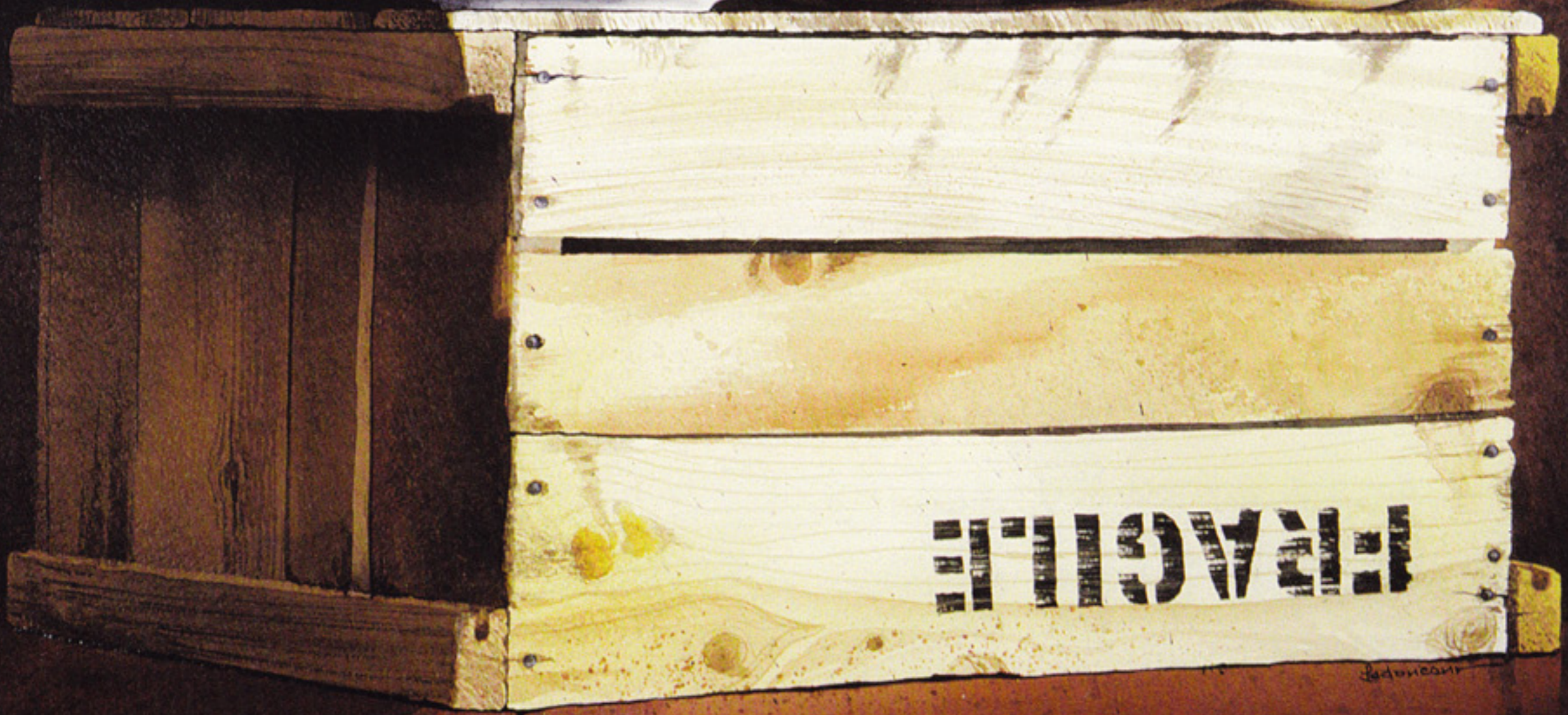
# *Les objets*

Quelle différence y a-t-il  
entre les objets des villes  
et les objets des champs ?

Ceux des villes ne sont pas moins utiles.

Mais on ne leur laisse pas le temps  
de vieillir tranquillement  
comme les choses et les gens  
qui vivent près des champs.





FRAGILE

Redoncar



# *Les travaux*

Si vous n'êtes pas bricoleur, vous avez deux possibilités lorsque vous entreprenez des travaux de petite ou moyenne envergure : les copains ou le noir.

Si vous êtes pressé, demandez aux copains. À mon âge, les miens sont presque tous retraités. Si je choisis bien le moment (par exemple, le début de l'automne, après la récolte des jardins potagers et la mise en pots des confitures), ils viendront m'aider volontiers, comme la fois qu'avec Raymond et

Pierre nous avons refait le plafond du rez-de-chaussée.

Les travailleurs au noir font aussi parfaitement l'affaire et consomment beaucoup moins de bière et de pizza. Mais il ne faut pas être trop pressé. S'ils sont bons, ils ont une liste d'attente. Et je soupçonne cette liste d'être quelque peu élastique. Je ne serais pas étonné que de nouveaux noms s'y glissent parfois, me faisant chaque fois descendre d'un rang et de quelques semaines. En écrivant

ces lignes, j'attends qu'on vienne réparer ma remise. J'ai passé la commande l'an dernier. Et j'espère que ce sera fait cette année. Mais j'ai bien peur de devoir attendre l'an prochain.

Quand on les a bien choisis, ces travailleurs au noir sont compétents et consciencieux. En fait, quand on en trouve un bon, il vaut mieux se placer dans sa liste tout de suite même si on n'a aucun travail à lui confier) dans l'immédiat.

Un travailleur au noir incompetent a malgré tout un avantage sur le travailleur incompetent qui paie ses impôts et vous fait payer des taxes : il vous coûte moins cher et vous ne l'utilisez qu'une fois.

Je me souviens de la première année que nous avons passée ici. Après avoir fait remplacer les armoires de la cuisine, j'avais besoin d'un artisan pour poser sur un mur quelques douzaines de carreaux de céramique. J'en ai trouvé un dont je tairai le nom. Il a posé mes carreaux avec de la colle pour carreaux de sol. Une glu noire goudronneuse, incapable de faire tenir les carreaux muraux pendant plus de quelques heures.

Il est parti en fin d'après-midi. Toute la nuit qui a suivi, Francine et moi nous avons, du fond de notre lit, entendu les carreaux qui tombaient un à un, dans la cuisine. Le lendemain, j'ai trouvé

quelqu'un pour reprendre le travail avec la colle appropriée. Lui aussi, je tais son nom. Mais pas pour la même raison. Ni pour lui éviter des ennuis avec le ministère des Finances.

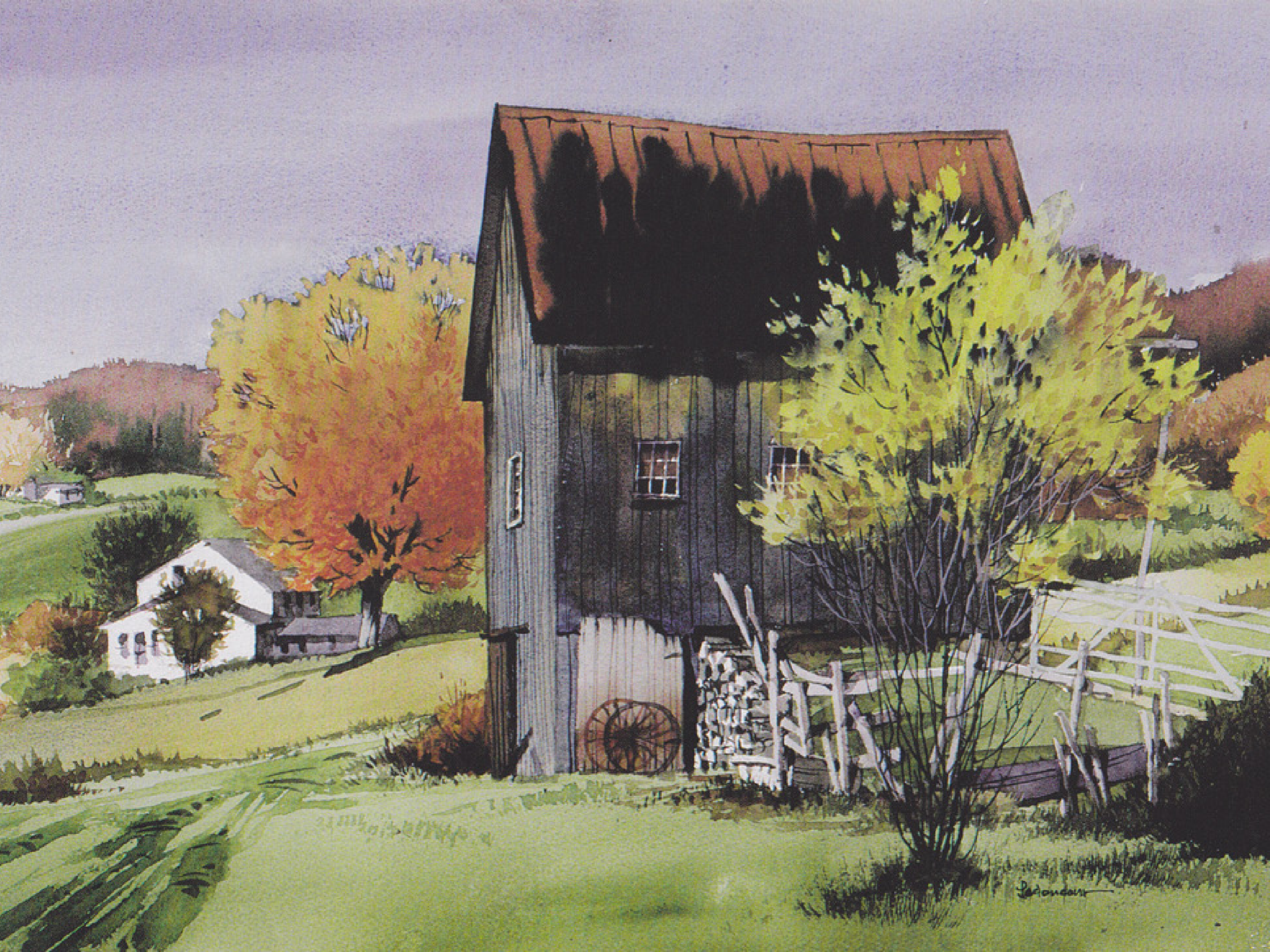
Je redoute simplement que vous essayiez de vous faufiler dans sa liste, juste devant ma remise.



## *Coups*

Les vieilles maisons  
ont-elles raison  
de préférer les coups de pinceau  
aux coups de marteau ?





Belandier

# Les champs

Mes connaissances agricoles sont encore plus limitées que ma science horticole. Par exemple, j'ai ignoré pendant plus de cinquante ans que le foin se semait. Je croyais que le foin, c'était tout simplement ce qui poussait quand on ne semait rien. Eh bien ! non. On sème le foin selon une recette que l'on choisit : plus ou moins de ceci, plus ou moins de cela. Je l'ai appris non de mes voisins agriculteurs mais dans une anthologie de contes et de nouvelles

recueillis par Adrien Thério. Dans *Ti-François La Fiole*, le romancier Roger Fournier explique tout ça bien mieux que je ne saurais le faire.

Mais je ne me cultive pas que dans les livres. Ainsi, je sais maintenant qu'on laisse le maïs destiné au grain sécher sur pied à l'automne. Si l'automne est pluvieux, on le déshydrate à grands renforts de gaz propane (cela, je l'ai appris d'un cultivateur local avec qui j'ai joué au badminton dans le

gymnase de l'école). Ce séchage augmente bien sûr les coûts de production.

Il demeure des choses que je ne comprends pas bien. Par exemple, pourquoi on laboure certains champs à l'automne et encore au printemps. Il me semble qu'une fois suffirait amplement.

Je constate aussi que la campagne change – bien plus dans les rangs que dans le village, où la réglementation municipale s'efforce de vous empêcher de faire n'importe quoi.

Des maisons centenaires sont remplacées par des bungalows. Des granges de bois sont démolies et de vastes garages en métal

prennent la relève. Les hauts silos disparaissent et font place à de larges cylindres métalliques reliés par un réseau de tuyaux aériens qui me semble bien compliqué. Mais les agriculteurs s'y retrouvent, et c'est là l'essentiel.

Les tracteurs, quant à eux, se multiplient – il est bien plus commode d'avoir un tracteur pour chaque appareil aratoire plutôt que de passer son temps à les dégoupiller.

Malgré tout, je n'ai pas l'impression que ma campagne change tellement.

Il y a encore près de moi et tout autour des granges en bois de grange. Des vieilles maisons de pierre. Des vieux qui portent des

chapeaux de paille. Des vaches qui vèlent. Des gens qui travaillent fort sans jamais se presser.

Et j'aime bien cette campagne et ce village où tout se transforme sans vraiment rien changer.

## *Goélands*

Quel est ce nuage blanc  
qui flotte légèrement  
derrière l'énorme tracteur ?  
En faisant son boulot  
de géant laboureur,  
le tracteur débusque les mulots  
et bien d'autres bestioles  
que le tintamarre  
fait surgir du sol  
et qui découvrent, trop tard,  
que ce nuage blanc  
est un vol de goélands  
gourmands, qui les attend.

## *Kippa*

Par temps froid et venteux,  
les pigeons frileux  
forment un chapeau  
décentré au sommet des silos.  
Et n'est-ce pas  
quelque peu ironique,  
ces fermes catholiques  
qui portent la kippa ?

## *Cultures*

Ça prend un imbécile  
élevé dans une ville  
pour lire attentivement  
ces panneaux qui maintenant  
nous disent qu'il pousse ici  
du maïs en épis,  
que là, ces plantes dorées  
ne sont rien d'autre que du blé,  
et que, plus loin, c'est du soya  
quand c'est du soya qu'il y a.  
Mais j'avoue que je suis content  
d'enfin savoir ce qui croît dans nos champs.  
Parce que je suis un de ces imbéciles  
élevés dans une ville.

## *Cailloux*

Chez nous, on voit rarement des paysans  
qui marchent dans les champs.  
Mais quand les beaux jours commencent,  
juste avant le temps des semences,  
on aperçoit des groupes d'adultes et d'enfants  
derrière un tracteur qui roule lentement.  
Chacun porte un petit contenant  
qu'il remplit consciencieusement.  
Mais personne ne semble s'amuser beaucoup  
parce que rien n'est plus ennuyant  
que de faire la récolte des cailloux.

## *Fumier*

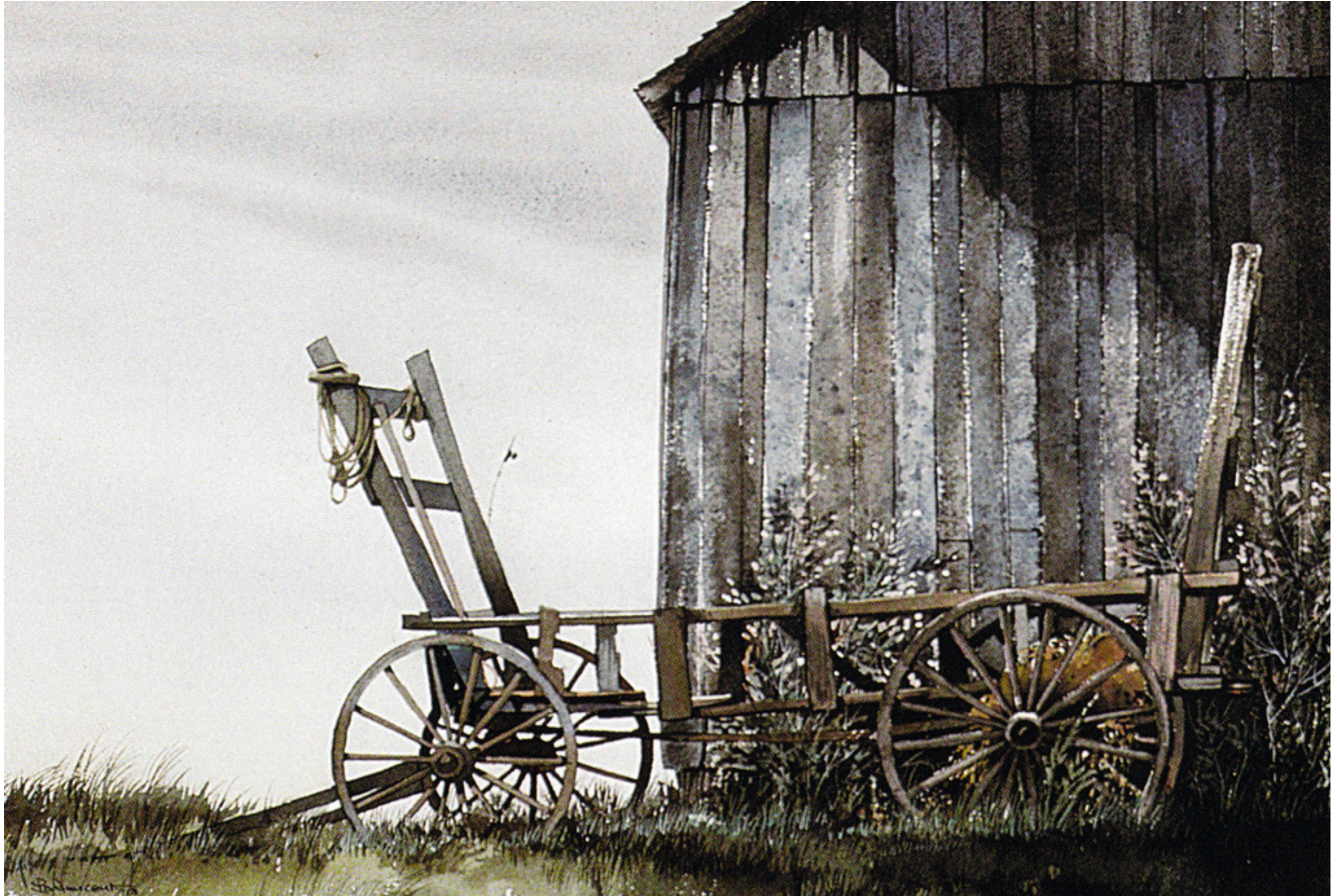
Ferme la fenêtre, dit ma compagne,  
quand ça sent trop la campagne.  
C'est comme ça, le fumier :  
il suffit que vous le humiez  
le court moment d'un tout petit instant  
pour songer à fuir loin des vaches et des champs.  
Mais les cultivateurs cultivent  
et les gens qui vivent  
près d'eux n'ont qu'à se résigner,  
se taire et se boucher le nez.  
Vous vouliez vivre au milieu des fermiers ?  
Il vaut mieux que vous la fermiez.

## *Silos*

Qu'arrive-t-il donc  
aux silos de bois ou de béton  
qui jalonnent nos horizons  
comme des points d'exclamation ?  
Ils se font remplacer  
par des silos d'acier,  
moins hauts,  
moins beaux,  
mais sûrement aussi bons  
puisque nos fermiers en ont.

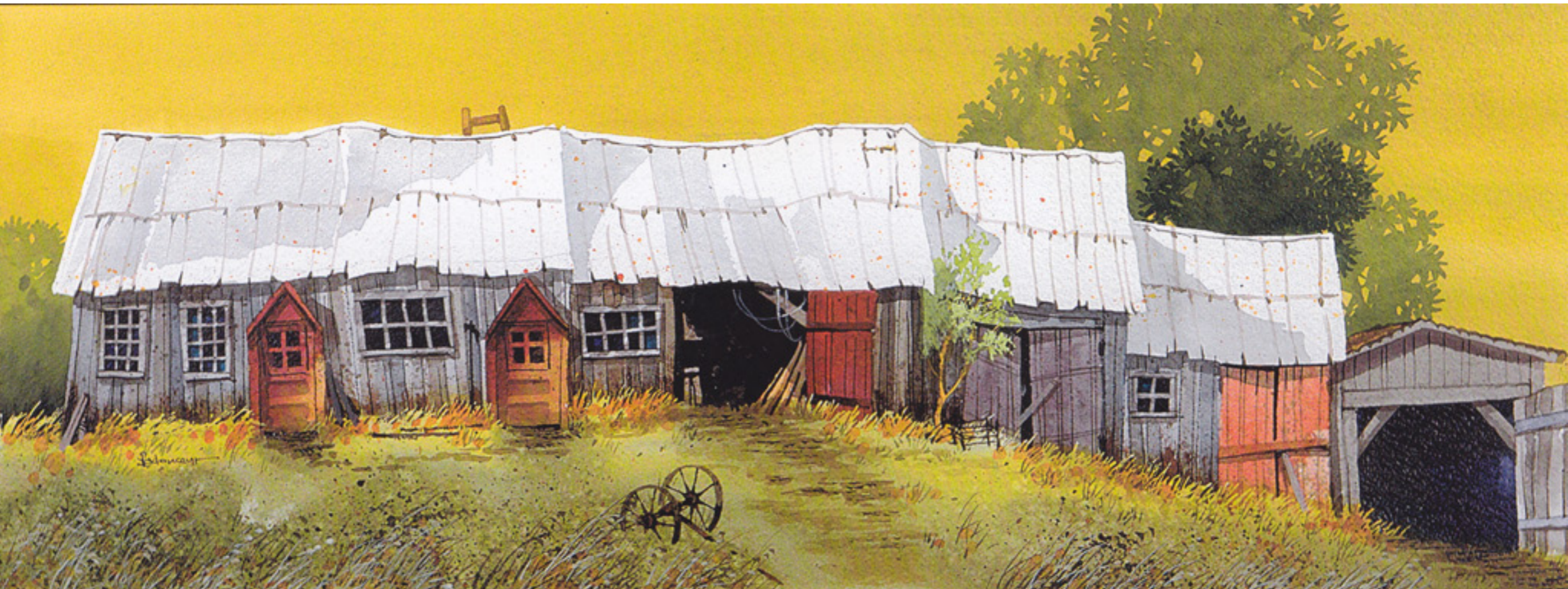
## *Nitidules*

Encore hier soir  
des bestioles noires  
sont venues prendre un bain  
dans mon verre de vin.  
Ces nitidules à quatre points  
arrivent du maïs qui pousse dans le coin.  
Je ne dis rien, car j'ai peur  
que les agriculteurs  
m'haïssent  
si je me plains de leur maïs.



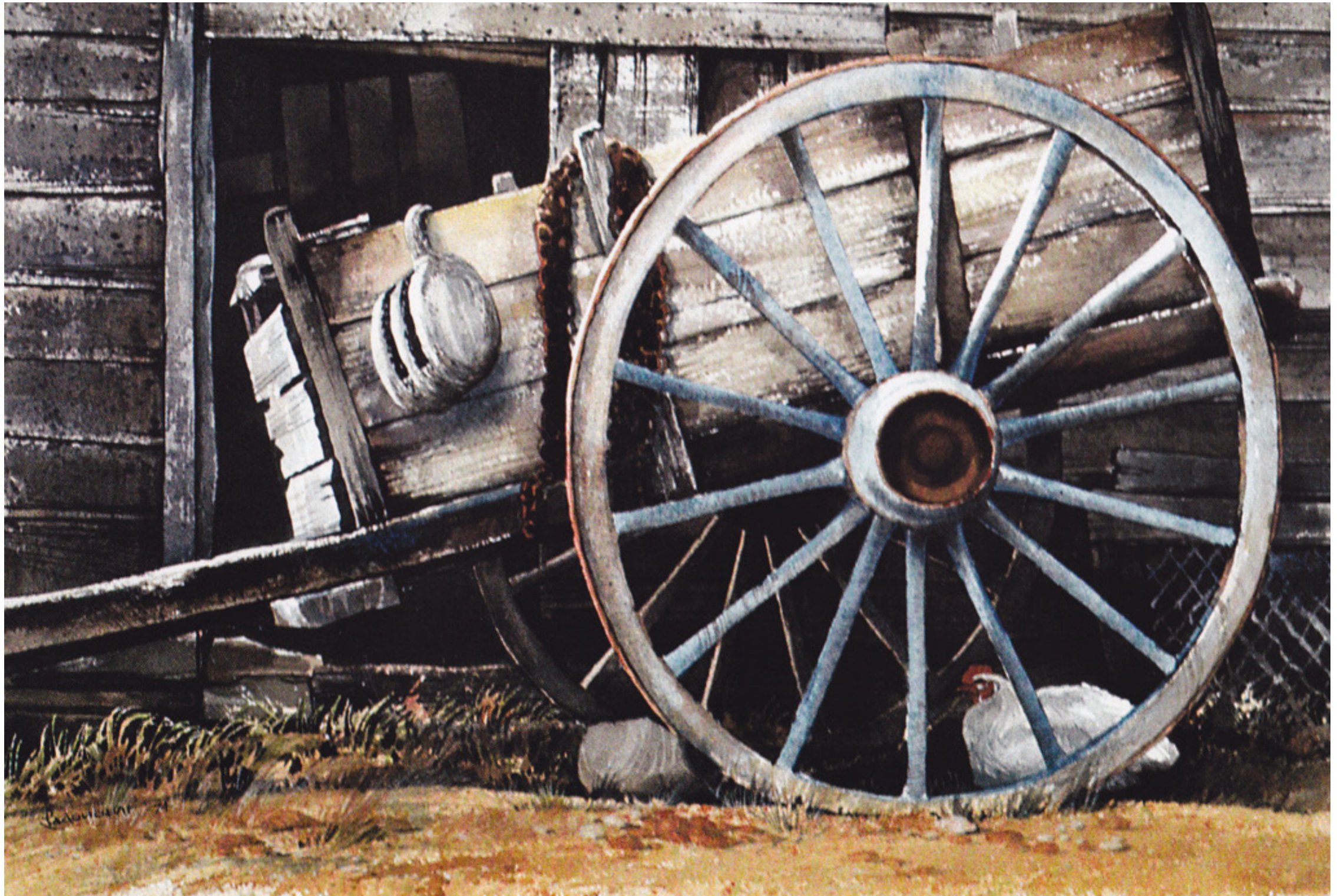






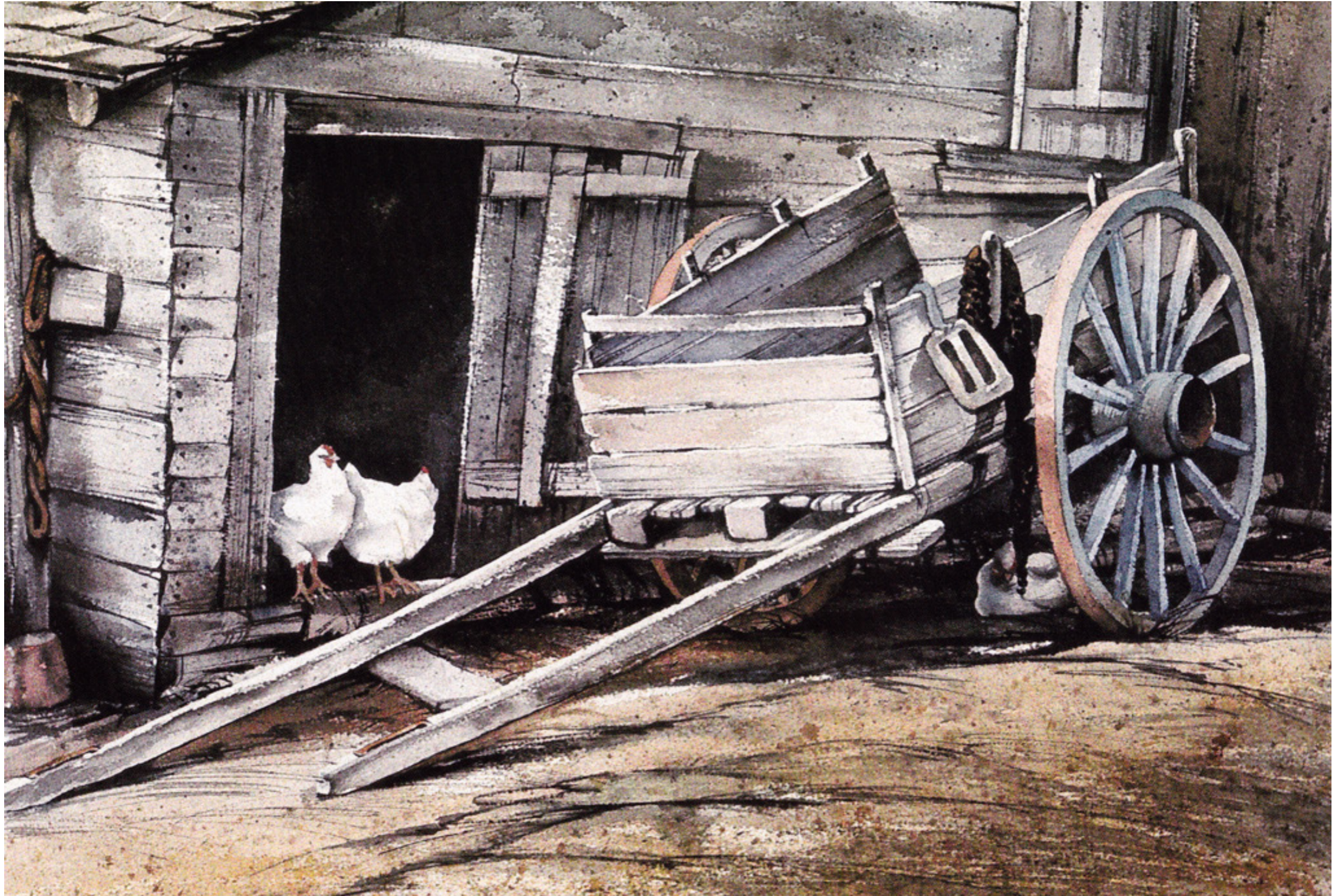
# *Les fermes*

L'autre jour,  
un poids lourd  
chargé de foin  
qu'un fermier voisin  
vend aux Américains  
m'a fait comprendre enfin  
pourquoi nos gens  
utilisent le mot foin  
quand ils parlent d'argent.











# *Le passé*

J'ai toujours tenu la religion pour une des pires inventions de l'homme. Elle a causé dix fois plus de massacres, de guerres et d'injustices diverses que la roue et le téléphone réunis. Et notre religion à nous a longtemps été la pire de toutes, réussissant, entre autres exploits, à éliminer deux millions de Juifs pendant l'Inquisition.

Mais je commence à me réconcilier avec cette bonne vieille religion catholique romaine. Parce que

c'est un peu grâce à elle que nos villages sont si beaux.

J'ai beaucoup voyagé aux États-Unis, et j'ai souvent eu du mal à savoir où se trouvait le centre des villages et des petites villes. Je me souviens d'avoir compté, dans une minuscule agglomération du Sud-Est, pas moins de quatorze églises consacrées à autant de croyances plus ou moins différentes, quoique toutes protestantes. La plupart étaient logées dans de simples bungalows

ou dans des mini-églises avec des clochetons ridicules. L'élément architectural dominant de ces patelins ? Une vulgaire tour d'eau peinturlurée de couleurs vives et ornée d'un slogan du genre "World capital of the Jersey cow".

Comme la plupart des villages québécois, le nôtre se distingue plutôt par son église unique, inévitable résultat de notre foi unique.

C'est une belle église, à deux clochers, qu'on trouve remarquablement bien conservée dès qu'on découvre l'inscription 1779 gravée dans la pierre au-dessus des portes. En réalité, elle a eu la chance d'être presque entièrement détruite par un incendie en

1913 et reconstruite l'année suivante avec les mêmes murs et les mêmes pierres, y compris celle marquée de l'année de construction de l'église incendiée.

Autour de cette église, comme dans beaucoup de nos villages, on a installé tous les bâtiments nécessaires à un centre-ville miniature : le presbytère, les résidences des notables et le couvent où on éduquait les jeunes filles et qui est devenu un CHSLD (centre hospitalier de soins de longue durée, lourd euphémisme pour désigner un hospice).

Devant l'église, qui fait face à la rivière, on a aménagé un joli parc où trône le monument du fils le

plus célèbre du village, qui fut patriote avant de devenir père de la Confédération. Dans le même parc se dresse le mat des Patriotes, avec son drapeau vert-blanc-rouge, en hommage aux gens du village qui ont combattu les Anglais en 1837.

Le tout souligne l'ambiguïté politique des gens du lieu, qui fait un joli contraste avec leur apparente univocité sur le plan religieux.

Notre religion se fait toutefois de moins en moins menaçante, même dans nos villages. Je connais à peine le curé du nôtre, mais il m'est apparu, les rares fois que je l'ai rencontré, comme un homme tout à fait normal, incapable

d'assassiner ses contemporains en grand nombre.

Il est aussi le curé de deux autres villages voisins. L'été, il dit la messe ici tous les dimanches à onze heures. Dans un des villages d'à côté, il la célèbre à neuf heures et demie. Dans l'autre, le samedi, à sept heures du soir. Un système de rotation change l'horaire de saison en saison pour éviter de faire des jaloux.

Pour la même raison, les baptêmes se font aussi en rotation, dans chaque village une fois tous les trois mois. Les mariages, eux, se font à la demande des clients. Il y a justement ici un grand restaurant qui s'est fait une spécialité

des réceptions de noces. Grâce à lui et au charme de notre église, on vient de loin pour se marier dans notre village. Cela explique que la fabrique ait deux tarifs : 90 \$ pour les gens de la paroisse et 250 \$ pour les gens d'ailleurs.

Le presbytère, lui, ne sert plus au curé depuis longtemps. C'est une belle maison de pierre, juste à côté de l'église. Fidèle à son étymologie grecque (*presbutês* signifie vieillard), le presbytère a longtemps logé des religieuses pas très jeunes. À leur départ, il s'est converti en maison de la culture.

Le cimetière est situé derrière l'église, après avoir été déménagé et agrandi à quelques reprises au

fil des siècles. C'est un cimetière convenable, certes, mais pas particulièrement intéressant. Il y a peu d'arbres, mais rien ne prouve que les morts préfèrent l'ombre. Par contre, il est peu fleuri, ce qui ne manque pas d'étonner quiconque a voyagé et vu les cimetières européens avec leurs fleurs naturelles, ou américains avec leurs fleurs artificielles et leurs petits drapeaux.

Les gens d'ici ont leur propre sens de l'histoire. Ils savent que leurs ancêtres n'aimaient ni les efforts inutiles ni les dépenses superflues.

## *Centre d'accueil*

L'ancien couvent  
doit être content :  
il y a encore des gens  
qui vivent dedans.

## *Cimetière*

Qui se souvient de ces gens  
disparus il y a cent ou deux cents ans ?  
Pourtant il reste d'eux et d'elles  
des noms qui vivent et qui rendent éternels  
les Gendron et les Archambault,  
les Chagnon et les Marchessault.



2010/05/01

## *Baptême*

Notre curé baptise  
les bébés à l'église  
une fois tous les trois mois.  
Et s'il manque d'enfants  
pour le faire plus souvent,  
c'est sa faute à lui, pas à moi.

## *Messe*

C'est dimanche et les voitures en procession  
roulent toutes dans la même direction.  
C'est sûrement l'heure de la messe.  
Moi, je reste ici, sur mes deux fesses.



## *Cloches*

Les cloches du clocher  
ont parfois l'air d'être fâchées.  
Elles aiment les baptêmes, cela s'entend,  
mais détestent les enterrements.

## *Presbytère*

À quoi sert  
un presbytère,  
quand nos vicaires  
sont tous partis,  
et les deux tiers  
de notre curé aussi ?  
Pourtant, comme tous les paroissiens,  
j'aimerais bien  
que mon village garde le sien.





# *La fin*

Vais-je mourir à la campagne ?

Je n'en sais rien. D'une part, les progrès de la médecine me poussent à me demander d'abord : « Vais-je mourir ? » C'est de moins en moins sûr. Je suis en bonne santé, sauf pour un taux de cholestérol un petit peu élevé. Et rien ne prouve de façon absolue que je mourrai un jour. Que quelques milliards d'individus soient unanimement décédés avant moi ne saurait m'ébranler : aucun d'eux n'était moi.

Mais soyons pessimistes et supposons que je meure un jour, ce qui n'est ni impossible ni impensable. Sera-ce à la campagne ou ailleurs ?

Plus j'y pense, plus ça m'est égal. Mourir dans un centre d'accueil du plateau Mont-Royal, dans un hôpital de Saint-Hyacinthe, sur une autoroute ou dans mon lit, le résultat sera le même.

Demandez-moi plutôt si je veux passer mes dernières années à la

campagne, à attendre que tombe la nuit, que le soleil se lève ou que passe le facteur.

Je répondrai oui.

*Saint-Antoine-sur-Richelieu,  
de mai 1999 à août 2001.*

## *Crépuscule*

La nature a le goût plutôt kitsch, ce soir.  
Le soleil est d'un rouge à faire broyer du noir.  
Les nuages dégoulinent d'un rose dégueulasse.  
Le ciel entier hésite entre la crasse et le jaunasse.  
Un artiste peindrait cette scène-là  
et m'offrirait sa toile, que je n'en voudrais pas.  
Pourtant, ce soir, j'observe ce ciel qui vire au gris...  
bien trop vite, si vous voulez mon avis.

## *Quasi-haïku*

Je me lève, le soleil aussi.  
Tout va bien : aujourd'hui  
il y a un autre aujourd'hui.



*Carnets de campagne,*  
de François Barcelo et Jean-Paul Ladouceur,  
composé en Jenson corps 20,  
a été mis en ligne  
en septembre deux mil treize.